

David P. M.

DA COMME

Derrière la falaise il semble que la pelouse ou la mer

et passant plus vite sur le mur le dessin qui les nomme compromet l'équilibre sans que sa démarche s'en trouve facilitée. Le corps révèle pourtant son étendue ou la vaste étendue liquide tandis qu'il désigne sa poitrine ouvre les bras accueille les plus grands. Sa force les tient sur le passage gris, sur la mer dorée, alors que ceux qui n'y sont pas souffrent de sa blessure. Son corps désigné. Comme le passant voit des lignes de couleur noire, un point fuyant autour d'eux tandis que le couloir s'élargit que le mur s'achève...

alors que ce qui se présente dans la hauteur disparaît avec l'horizon

quelques promeneurs gravent leur nom sur le socle des statues comme sur un temple où tout semble prévu de ce qui fuit et de ce qui retient, où même l'horizon soudain illustre la réalité, où l'œil est vu.

Après suivait un grand nombre d'autres enseignes dépouilles

Elle se tourne vers lui et s'écarte, derrière la falaise il semble que la pelouse et la mer soient confondues. Il semble que puisse se détacher cette lumière qui les tient. Il semble que cette cruauté qui les tient ne puisse se détacher... alors sans doute elle crie sous la fenêtre (où une femme poussait une voiture d'enfant)... Il semble que je puisse les suivre jusque-là et comme ils se détachent et comme d'un livre à l'autre se fait je ne sais quelle évolution... Imaginez la pelouse ou la mer

dans la matinée

les enfants courant dans les bois autour d'eux ou bien frappant l'arbre, sa robe arrachée, le corps révélant son étendue ou la vaste limite dès ce moment (elle se laisse regarder) comme un grand corps gris étendu partout après qu'un grand nombre d'autres l'aient connue portant une couronne de fèves ayant à ses côtés la marque prophétique... ou bien encore c'est lui qui conduit les morts, interprète et messager d'une langue exacte, ou encore c'est son visage dont une moitié se trouve dans l'ombre et l'autre dans la lumière... ce que nous disons quand portant les mains à nos oreilles les paroles que nous entendons sont des réponses

Marcelin Pleynet

Traduzione di Andrea Schellino

DA COMME

Dietro la scogliera sembra che il prato o il mare

e passando più veloce sul muro il disegno che li chiama compromette l'equilibrio senza che la sua andatura ne sia facilitata. Il corpo rivela tuttavia la sua superficie o la vasta superficie liquida mentre designa il suo petto apre le braccia accoglie i più grandi. La sua forza li trattiene sul passaggio grigio, sul mare dorato, mentre quelli che non ci sono soffrono per la sua ferita. Il suo corpo designato. Come il passante vede delle linee di colore nero, un punto sfuggente intorno a loro mentre il corridoio si allarga mentre il muro termina...

mentre ciò che si presenta in alto scompare con l'orizzonte

qualche passante incide il suo nome sul basamento delle statue come su di un tempio in cui tutto sembra previsto di ciò che fugge e di ciò che trattiene, in cui anche l'orizzonte all'improvviso illustra la realtà, in cui l'occhio è visto.

Dopo seguiva un gran numero di altre insegne spoglie

Lei si volta verso di lui e si scosta, dietro la scogliera sembra che il prato e il mare siano confusi. Sembra che possa liberarsi questa luce che li pervade. Sembra che questa crudeltà che li pervade non possa liberarsi... allora senza dubbio lei grida sotto la finestra (dove una donna spingeva una carrozzina)... Sembra che io possa seguirli fin là e come si liberano e come da un libro all'altro si realizza non so quale evoluzione... Immaginate il prato o il mare

in mattinata

i bimbi che corrono nei boschi intorno a loro o che colpiscono l'albero, il suo vestito strappato, il corpo che rivela la propria superficie o il vasto limite da questo momento (lei si lascia guardare) come un grande corpo grigio disteso ovunque dopo che molti altri l'hanno conosciuta che porta una corona di fave che ha accanto a sé l'impronta profetica... o ancora è lui a condurre i morti, interprete e messaggero di una lingua esatta, o ancora è il suo viso di cui una metà si trova nell'ombra e l'altra nella luce... ciò che diciamo quando portando le mani alle orecchie le parole che udiamo sono delle risposte

Il le faut

puisqu'ainsi les portes les fenêtres s'ouvrent à cette odeur de pin, à cette lumière verte qui traverse la maison et qu'une vague rumeur signale sa présence l'un et l'autre immobiles

et tout change ce qui était clair devient obscur, ce qui était ouvert se ferme (la rivière paraît les retenir) sous chaque mot un autre sens, sous chaque livre le passé déjà si proche de l'avenir que ce qu'ils disent est tu s'ils ne reviennent pas sur ce vaste espace qui les sépare et où tout change de nature visiblement dans l'immobilité de la nuit / la phrase passant tout à coup par ce chemin trop exposé où dans la poésie semble se défaire ce couple uni / où l'unité de ce qui change devient obscur

puisqu'ainsi s'ouvre à ce qui se fait toutes chances égales ce qui se lit et où vous êtes passant le long d'un mur fermé avec eux sans eux et pourtant comme la pelouse ou la mer le champ immobile où elle le découvre confondu dans cette différence qui les tire l'un vers l'autre dans la matinée au commencement et se donne à reconnaître comme ce qui se dit... et de ce qu'ils savent et de son corps apparaît cette nudité blanche, ce qu'ils se sont promis... peut-être ce qu'il retrouve quand elle lève le bras laisse tomber sa robe et apparaît sur cet enchevêtrement de branches dans l'herbe bleue, qu'il mord, ferme les yeux, se détourne, et sans doute jusqu'à la falaise se retournant. «Et parce qu'il veut trop voir en avant il regarde en arrière» et suit le même chemin là où il ne peut la laisser et que sa nudité offense, proche des arbres où la rivière fait une courbe et que l'eau jaunit. Étendue alors et différente et toujours la même comme son corps s'enfuit et tombe il ne sait trouver de la lumière qu'une ombre, comme pour le retenir elle reste dans la splendeur de l'herbe, emportée. Et c'est déjà ce fleuve qui couvre les champs et la mer, et c'est à peine quand il revient si elle change de position, le dos contre l'arbre, le bras levé, la chair meurtrie au-dessus du genou, quand derrière le lavoir il la surprend riant, et se trouble alors qu'elle lève le bras dans l'ombre mauve jusqu'à la falaise, que le sentier s'élargit où ils vont côte à côte, que la lumière s'éteint. Elle descend lentement entre les deux rives où pousse une herbe grasse, s'allongeant sur l'étroite plage de sable, puis repart, laissant de son passage des traces qu'il puisse reconnaître, puisqu'évidemment il la suit et que déjà autour d'elle dans la tiédeur de l'air elle appelle cette douleur qu'il consent. Puisque tout se déploie autour d'elle dans cet enthousiasme «car nulle beauté n'est exigeante comme l'idée», elle montre ce qui se fait, ce qui la poursuit, et ce qui l'accompagne quand elle décrit le livre uniformément bleu et comme une voûte. Et pour que ces lignes se tiennent pour que la poésie qui n'y est pas vienne à chaque page s'abîmer autour de ce couple, pour ne plus en appeler à ce qui ni dedans, ni dehors, ne saurait vivre, ni parler, se montre tout ce qui n'y est pas, que vous imaginez. Ce couple, vous et moi ou un autre, ou lui marchant à la ligne puisqu'évidemment

È necessario

poiché così le porte le finestre si aprono a questo odore di pino, a questa luce verde che attraversa la casa e che un vago brusio segnala la sua presenza l'uno e l'altra immobili

e tutto cambia ciò che era chiaro diventa oscuro, ciò che era aperto si chiude (il fiume sembra trattenerli) per ogni parola un altro senso, per ogni libro il passato già così vicino all'avvenire che ciò che dicono è taciuto se essi non tornano in questo vasto spazio che li separa e dove tutto cambia di natura visibilmente nell'immobilità della notte / la frase che passa d'un tratto da questo cammino troppo esposto in cui nella poesia sembra disfarsi questa coppia unita / in cui l'unità di ciò che cambia diventa oscuro

poiché così si apre a ciò che si fa tutte uguali opportunità ciò che si legge e dove voi siete passando lungo un muro chiuso con loro senza loro e tuttavia come il prato o il mare il campo immobile dove lei lo scopre confuso in questa differenza che li tira l'uno verso l'altra in mattinata al principio e si fa riconoscere come ciò che si dice... e da ciò che sanno e dal suo corpo appare questa bianca nudità, quello che si sono promessi... forse quello che egli ritrova quando lei alza il braccio lascia cadere il suo vestito e appare su questo groviglio di rami nell'erba blu, che egli morde, chiude gli occhi, si volta, e senza dubbio girandosi fino alla scogliera. «E perché lui vuole vedere troppo avanti guarda indietro» e segue lo stesso cammino laddove non può lasciarla e che offende la sua nudità, vicina agli alberi dove il fiume s'incurva e che l'acqua ingiallisce. Distesa allora e diversa e sempre la stessa come il suo corpo fugge e cade non sa trovare della luce che un'ombra, come per trattenerlo lei resta nello splendore dell'erba, trasportata. Ed è già questo fiume a coprire i campi e il mare, e a cambiare appena di posizione quando torna, la schiena contro l'albero, il braccio alzato, la carne straziata sopra il ginocchio, quando dietro il lavatoio la sorprende a ridere, e si turba quando lei alza il braccio nell'ombra malva fino alla scogliera, quando il sentiero si apre dove camminano a fianco, quando la luce si spegne. Lei scende lentamente tra le due sponde dove cresce un'erba folta, stendendosi sulla stretta spiaggia sabbiosa, poi riparte, lasciando al suo passaggio delle tracce che egli possa riconoscere, poiché evidentemente la segue e che già intorno a lei nel tepore dell'aria lei chiama questo dolore ch'egli concede. Poiché tutto si apre intorno a lei in questo entusiasmo «perché nessuna bellezza è esigente quanto l'idea», lei mostra ciò che avviene, ciò che la perseguita, e ciò che l'accompagna quando descrive il libro uniformemente blu e simile ad una volta. E affinché queste linee si tengano affinché la poesia che non c'è sprofondi ad ogni pagina intorno a questa coppia, affinché non si faccia più appello a ciò che né dentro, né fuori, saprebbe vivere, né parlare, si mostri tutto quello che non c'è, che voi immaginate. Questa coppia, voi ed io o un altro, o lui che cammina in linea poiché evidentemente la segue come voi la

il la suit comme vous la suivez, qu'il la voit, comme vous l'imaginez, traçant cette ligne noire parallèle qui se multiplie et où vous voici maintenant arrêté, agressé par cette disparition dans la ligne de ce qui n'y est pas.

Pensant avec raison que les choses sont comme il les nomme, comme il les voit, il désigne du doigt cette ligne de cyprès qui coupe l'horizon. Pensant qu'elle l'accompagne encore... Il en décrit l'architecture, le dessin des collines plus proches où à travers la marqueterie des champs les chemins tracent une ligne plus claire. Au crépuscule tout s'assombrit. Et comme désignant cette ligne de cyprès il se tourne vers elle, il aperçoit le soleil posé entre deux arbres, et qu'à ce moment même il touche du doigt. Ici maintenant.

Ils ne sont nettement séparés ni par le sens, ni par la forme des mots dans ce champ. Marchant quelques pas derrière elle, c'est l'étréouitesse du chemin qui les sépare et il attend qu'elle se retourne pour voir ce filet de lumière qui passe entre les branches lorsqu'elle revient vers lui, traverse la rue, traverse la page, revient vers lui... qu'il cherche encore à la connaître ou à l'écarter. Qu'ils songent à ce temps qu'ils ont vécu l'un sans l'autre, je veux dire alors que semble-t-il d'un commun accord ils s'ignoraient... aussi inséparables que toujours mais l'un sans l'autre comme dans ces livres où elle prend une voix singulière pour évoquer la pluie.

Alors qu'il n'était pas lui-même et qu'elle était une autre, alors que, comme il le dit, passait cette lumière entre les branches, entre les colonnes... traînant les pieds dans la poussière. Mais déjà l'un et l'autre dans ces lieux. Dans ces chambres vides ouvertes et fermées que le mètre commande, et toute autre unité... l'absence, cet espace que la falaise domine et où les voici maintenant entrés alors qu'elle étend le bras, qu'elle tire à elle ce qui la découvre, et qu'il se lève.

À ce moment en marge du discours en marge du spectacle que comme malgré lui avec lui il donne de ce qu'il entend ou voit les observateurs devinent sa présence

Mais s'il s'explique citant ce qu'il écrit le regard qui les croise ne reste pas là il poursuit (insensible) sur une ombre... et ce grand trait frappe la marge qu'il ne quitte plus appliqué à cette présence

ouvrant (on pourrait l'espérer) ce sens au moment où il quitte la page

seguite, che la vede, come voi l'immaginate, tracciando questa linea nera parallela che si moltiplica e in cui eccovi ora fermo, aggredito da questa sparizione nella linea di ciò che non c'è.

Pensando a ragione che le cose siano come le chiama, come le vede, egli designa col dito questa linea di cipressi che taglia l'orizzonte. Pensando che lei l'accompagni ancora... Ne descrive l'architettura, il disegno delle colline più vicine dove attraverso l'intarsio dei campi i cammini tracciano una linea più chiara. Al crepuscolo tutto si fa cupo. E siccome designando questa linea di cipressi si volta verso di lei, egli scorge il sole posato tra due alberi, e che in questo momento stesso egli tocca con un dito. Qui adesso.

Non sono nettamente separati né dal senso, né dalla forma delle parole in questo campo. Camminando poco dietro di lei, è l'angustia del cammino a separarli ed egli attende che lei si volti per vedere questo filo di luce che passa tra i rami quando lei torna verso di lui, attraversa la strada, attraversa la pagina, torna verso di lui... ch'egli cerchi ancora di conoscerla o di allontanarla. Che essi ripensino al tempo che hanno vissuto l'uno senza l'altra, voglio dire quando pare s'ignorassero di comune accordo... inseparabili come sempre ma l'uno senza l'altra come in quei libri in cui lei adotta una voce singolare per evocare la pioggia.

Mentre egli non era se stesso e lei era un'altra, mentre, come egli dice, questa luce passava tra i rami, tra le colonne... trascinando i piedi nella polvere. Ma già l'uno e l'altra in questi luoghi. In queste camere vuote aperte e chiuse che comanda il metro, e ogni altra unità... l'assenza, questo spazio che la scogliera domina e dove eccoli ora entrati mentre lei stende il braccio, mentre tira a sé ciò che la scopre, e che lui si alza

In questo momento a margine del discorso a margine dello spettacolo che come malgrado lui con lui egli dà di ciò che ode o vede gli osservatori indovino la sua presenza

Ma se egli si spiega citando ciò che scrive lo sguardo che li incrocia non resta là prosegue (insensibile) su di un'ombra... e questo grande tratto colpisce il margine che egli non lascia più applicato a questa presenza

aprendo (si potrebbe sperarlo) questo senso nel momento in cui abbandona la pagina

Ici ou là il est tout à fait inutile d'insister ce qui prend fin (dès le commencement) elle le sait (elle en garde la nostalgie) ils ne vivent l'un et l'autre que de ce qui prend fin.

Sa douleur n'a rien de personnel comme ce cri qu'elle entend – le sien peut-être – la distrait... dans ces chambres désertes et jaunes le long de ce bras qu'une caresse éveille et fait rêver où sous un drap de laine au jour elle écarte encore ce sens qui l'habite (ce qui signe le livre n'existe pas). Ou bien elle se prêle au désir qui la provoque souhaitant qu'un autre les sépare ainsi

D'un livre à l'autre présente ignorée la voici qui se nomme, s'étonne à chaque mot, dans son projet, pour vous comme un livre.

Alors de l'un à l'autre se recouvre cette pensée qui les nomme et que nous retrouvons parfois marchant d'un angle à l'autre et dans un paysage vert bleu et gris

En lui avec lui près de lui sur chaque page se découvre ce qui passe en lui avec lui et comme il le nomme par ce biais. Ne cessant en quelque sorte de signer le livre (se signant en quelque sorte) comme il l'écrit

d'un moment à l'autre ne retenant (bien malgré lui peut-être) que ce que vous lisez sur cette page laissant en blanc ce qui n'est pas lu ce qui se présente en somme comme une écriture possible puisque tout ici puisque tout enfin parle (et qu'ils s'abîment) dans le livre qui le dit...

Qui o là è del tutto inutile insistere ciò che finisce (dal principio) lei lo sa (ne ha nostalgia) l'uno e l'altra vivono solo di ciò che finisce.

Il suo dolore non ha nulla di personale come questo grido che lei ode – il suo forse – la distrae... in queste camere deserte e gialle lungo questo braccio che una carezza desta e fa sognare dove sotto un panno di lana nel giorno lei allontana ancora questo senso che l'abita (ciò che fa segno al libro non esiste). Oppure lei si presta al desiderio che la provoca augurando che un altro li separi così

Da un libro all'altro presente ignorata eccola che si presenta, si stupisce ad ogni parola, nel suo progetto, per voi come un libro.

Allora dall'uno all'altro si ricopre questo pensiero che li chiama e che noi talvolta ritroviamo camminando da un angolo all'altro e in un paesaggio verde blu e grigio

In lui con lui accanto a lui su ogni pagina si scopre ciò che passa in lui con lui e come lo chiama in tal maniera. Non smettendo in qualche modo di fare segno al libro (segnandosi in qualche modo) come lui lo scrive

da un momento all'altro non ricordando (suo malgrado forse) che ciò che voi leggete su questa pagina lasciando in bianco ciò che non è letto ciò che si presenta insomma come una scrittura possibile poiché tutto qui poiché tutto infine parla (e che essi sprofondano) nel libro che lo dice...

POSTILLA A COMME

Nel cammino poetico che Marcelin Pleyneet conduce solitario da oltre cinquant'anni, *Comme* rappresenta un passaggio cruciale – poesia del linguaggio e pratica della poesia. Pubblicato nel 1965, è la terza raccolta di Pleyneet, dopo *Provisoires amants des nègres* (1962) e *Paysages en deux suivi de Les Lignes de la prose* (1963). Il battito di senso della sua scrittura si irradia in questa «navigazione perigliosa, autentico viaggio tra i flutti del linguaggio»¹ che è l'esperienza della poesia di Pleyneet secondo Philippe Sollers, prolungata dall'epopea di *Stanze* (1973) e dalla «crudeltà erotica» di *Rime* (1981). Sono gli anni in cui il poeta si confronta con Lautréamont, i cui *Chants de Maldoror* si sottraggono per lui a ogni lettura idealistica, che prescinda dalla materialità fondamentale della loro scrittura.² Il rapporto tra realtà e finzione esposto in *Comme* è simile al tentativo di Lautréamont, nei canti V e VI, di disinnescare gli automatismi di metaforizzazione della scrittura, esibendo l'avverbio *come* e le sue

ambiguità. Pleyneet estende la portata di questo progetto ad altri dispositivi analoghi, temporali («tandis», «alors que») e spaziali («étendue», «où»). Ma *Comme* non è una sperimentazione puramente linguistica: essa intende rendere sensibile l'esperienza della parola, facendone l'altro volto del godimento. La linea della scrittura è la stessa che dà forma e contorno al corpo:

[...] dans la chair elle avive les herbes
qu'elle mord et ouverte appelle l'air humide
qui la tient nue³

La raccolta applica strutturalmente una strategia di sdoppiamento. I due libri di *Comme* propongono ciò che si presenta apparentemente *come* poesia e ciò che si presenta apparentemente *come* prosa, secondo Denis Roche.⁴ Un frammento in antiporta mette in guardia il lettore: «Deux pourtant quand bien même le nombre n'importe plus qu'il renvoie à l'unité».⁵ L'orizzonte dell'unità si scontra con la dialettica di ciò che fugge e

¹ Philippe Sollers, «Critique de la poésie 1 et 2» [1963, 1966], *Logiques*, Éditions du Seuil, coll. Tel Quel, Paris 1968; ripreso in «Tel Quel», n. 77, autunno 1978.

² Marcelin Pleyneet, *Lautréamont* [1967], Gallimard, coll. Tel Quel, Paris 2013, cfr. p. 117.

³ «nella carne ravviva le erbe / ch'ella morde e aperta chiama l'aria umida che la mantiene nuda».

⁴ Si veda Denis Roche, «La Pratique de la poésie (à propos de *Comme*)», *Itinéraires de Marcelin Pleyneet, Faire part*, n. 30-31, primavera 2012, p. 91.

⁵ «Due tuttavia quand'anche il numero non importasse più che rinvii all'unità».

di ciò che trattiene, nella poesia come nella materia.

Il dire è per Pleynet principio di dualità; la stabilisce, pur volendola negare e camuffandone l'origine.

Nelle prose che concludono *Comme* e di cui presento la prima traduzione italiana dopo la versione parziale di Jacqueline Risset,⁶ la coppia, «l'un et l'autre», incarna la dinamica del discorso poetico. Essi si cercano e si

chiamano, costeggiando «un mur / Sur le papier»,⁷ e scongiurano il mimetismo tra parole e cose e la scrittura-immagine che puntella la letteratura. La passione dell'avvenimento poetico colma il vuoto della pagina bianca: «il» ed «elle» esitano, *come* amanti vorrebbero essere una cosa sola, si osservano colmi di desiderio, e il sentiero si apre davanti a loro, «comme une écriture possible».

Marcelin Pleynet nasce a Lione nel dicembre del 1933. Dopo una giovinezza errabonda, si stabilisce a Parigi e pubblica nel 1962 la sua prima raccolta di poesie, *Provisoires amants des nègres*. Il volume, salutato da Giuseppe Ungaretti, Jean Paulhan, René Char e Louis Aragon, ottiene lo stesso anno il prix Fénéon. Nella primavera del 1963 diventa segretario di redazione della rivista "Tel Quel", inaugurando la sua lunga amicizia e collaborazione con Philippe Sollers. Dal 1982, anno della chiusura di "Tel Quel", assumerà lo stesso ruolo presso "L'Infini". Nel 1966 è chiamato come *visiting professor* all'Università Northwestern di Chicago e l'anno successivo pubblica un saggio essenziale su Lautréamont (ristampato da Gallimard nel 2014). Benché l'attività di critico e storico dell'arte – *L'Enseignement de la peinture*, 1971; *Giotto*, 1985; *Motherwell*, 1989; *Matisse*, 1993 – gli conferisca una notorietà crescente, Pleynet prosegue il proprio cammino poetico, pubblicando, tra l'altro, *Comme* (1964), *Stanze. Incantation dite au bandeau d'or I-IV* (1973), *Rime* (1981), *Le Propre du temps* (2005). Nel 1974 si reca in Cina con una delegazione di intellettuali composta da Roland Barthes, Julia Kristeva e Philippe Sollers. Dal 1987 al 1998 è stato titolare della cattedra di Estetica all'École nationale supérieure des beaux-arts di Parigi. Tra i suoi ultimi libri figurano *Nouvelle liberté de pensée* (2011) e *L'Étendue musicale* (2014).

⁶ *Poeti di "Tel Quel"*. Jean Pierre Faye, Denis Roche, Marcelin Pleynet, a cura di Alfredo Giuliani e Jacqueline Risset, Einaudi, Torino 1968. Si veda anche Jacqueline Risset, *Marcelin Pleynet [Le Chant et la raison critique]*, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, Paris 1988.

⁷ «un muro / Sulla carta»